

ÉVELYNE BRISOU-PELLEN

The cover features a large, dark silhouette of a woman's head in profile, facing right. Inside the silhouette, a scene is depicted in silhouette against a glowing orange background. The scene shows a horse-drawn carriage with several figures, and a lone figure in the foreground. The overall mood is mysterious and historical.

Derrière
LA MALÉDICTION DES 33

Toi

bayard

Derrière Toi

ÉVELYNE BRISOU-PELLEN

LA MALÉDICTION DES 33

bayard jeunesse

© Bayard Éditions, 2020
18 rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-2631-8
Dépôt légal : septembre 2020

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

*Pour mes petits-neveux
Noan et Célian*

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[1 - Curieux objet](#)

[2 - La neige](#)

1

Curieux objet

Dans la grande salle de brique rouge et de pierre blanche, la guide était en train d'expliquer :

– C'est dans ce château d'Amboise qui lui était cher que le roi Charles VIII connut une mort stupide en se cognant le front contre un linteau de porte. Il n'avait pas vingt-huit ans.

– Et pas d'héritier, chuchota Gabin.

C'est la dernière chose que Tess entendit. Elle fixait, sur les dalles blanches de la salle des banquets, un objet étrange, qu'elle ne savait pas qualifier. Insolite gélatine échappée d'un sandwich ? Le plus curieux, c'est que son aspect irisé n'était pas dû au reflet de la lumière, il semblait briller de l'intérieur.

Gabin ajouta :

– C'est pour ça que la couronne est passée à son cousin Louis XII.

C'est à peine si elle comprit, sans doute parce que Gabin était son cousin à elle, et que ça brouillait l'information.

Quand elle retrouva ses esprits, la guide parlait des importants travaux entrepris par Charles VIII dans ce château où il était né. Elle ajouta :

– Il y a souvent séjourné avec sa femme, Anne de Bretagne, ce qui explique l'ornementation de la salle, fleurs de lys et hermines, les symboles de la France et de la Bretagne, qu'on retrouve un peu partout dans cette magnifique salle du conseil.

Salle « du conseil ». Pourquoi Tess s'était-elle dit « des banquets » ?

– Comme vous le voyez, les motifs se répètent en alternance à la fois sur les fines colonnes blanches qui soutiennent les voûtes et sur les cheminées installées à chaque extrémité de la pièce.

Elle poursuivit sur la difficulté de réchauffer un espace aussi grand pendant l'hiver, et Gabin commenta dans un chuchotement :

– C'est aussi à Amboise que l'héritier du trône, le fils aîné de Charles et Anne, est mort à trois ans de la rougeole. Ses parents ne s'en sont jamais remis. Surtout qu'aucun des enfants qu'ils ont eus par la suite n'a survécu. Il y a des familles qui ont la scoumoune.

Il se tut d'un coup, comme s'il regrettait d'avoir prononcé ces mots. Parce que leur famille aussi avait la scoumoune. Son père et celui de Tess, les jumeaux Bertrand et Éric Lescove, étaient morts tous deux dans leur trente-troisième année. Comme le père de leurs pères, et le père du père de leurs pères.

Trente-trois ans. Comme Jésus-Christ.

Gabin étant le quatrième de la lignée, la famille se rassurait en se répétant « jamais deux sans trois », ce qui supposait qu'après le troisième, le mauvais sort lâcherait prise. C'est ce que tous espéraient.

Tess se sentit subitement envahir par un irrépressible sentiment de terreur pour son cousin, aujourd'hui le seul garçon de la famille. Une terreur qui se mêlait à celle que lui avait causée la mort de son père.

Elle s'obligea à souffler posément pour desserrer le nœud d'angoisse, et passa machinalement le bout de son index sur une ligne dessinée sur son crâne par les racines de ses multiples tresses blondes. C'était comme un tic au moment où elle se répétait : « Jamais deux sans trois. » Oui, la série noire était finie. Elle DEVAIT être finie ! Tess n'avait ni frère ni sœur, et Gabin était son seul cousin.

Son regard revint sur la gélatine gisant au sol. Ce n'était qu'un fragment de quelque chose de plus grand car, si elle présentait deux angles droits bien nets, le quatrième côté était informe, comme s'il avait été arraché.

Quelque chose de quelle matière ? Et servant à quoi ?

Plus elle l'observait, plus elle avait l'impression que cette chose battait comme un cœur. Pas dans le style *boum boum*, plutôt en variations d'intensité lumineuse.

Voulait-elle attirer son attention ?

Elle résista à cette idée bizarre. « Tu ne tournes pas rond, ma pauvre Tess. »

Elle glissa les mains dans les poches de son sarouel bariolé pour s'empêcher

d'y toucher, et essaya de se concentrer sur les paroles de la guide, qui incitait les visiteurs à traverser la salle pour observer l'autre cheminée. Un pied se posa sur la gélatine ! Tess faillit crier, repousser le touriste, mais déjà le pied s'en allait voir ailleurs... et la chose était toujours là ! Elle n'avait pas bougé et ne semblait pas avoir souffert. Alors les mains de Tess quittèrent ses poches et se mêlèrent de la ramasser.

Ce n'était pas gluant, c'était plutôt doux et chaud comme le ventre d'un chiot.

Son cousin lui donna un coup de coude :

– Oh ! Tu suis la visite ? Attention, interro écrite à la sortie !

Elle aurait dû sourire, mais elle fut trop surprise qu'il ne s'intéresse pas à sa trouvaille. Elle tendit sa paume vers lui :

– Tu sais ce que c'est ?

– Quoi ? La visite de Charles Quint ?

C'était sans doute ce dont parlait la guide.

– Non ! Ça !

Comme elle désignait le contenu de sa main, Gabin haussa les sourcils d'un air incertain :

– Tu mimes quelqu'un qui fait la manche ?

– Tu le fais exprès ou quoi ? Je te demande ce que tu vois dans ma main.

– Euh... des lignes. Tu t'intéresses aux lignes de la main ?

– Non, mais tu te fiches de moi, là ! Touche...

Perplexe, il s'exécuta :

– Tu as la paume un peu tiède. Avec cette chaleur, pas étonnant. Tu m'empêches d'écouter, là...

Elle le considéra avec stupéfaction. Il ne percevait pas cette drôle de chose ?

Mais alors...

Alors ce ne serait pas la première fois. Depuis longtemps, elle voyait des gens que personne d'autre ne voyait – même si, pour un objet, c'était inédit. Elle avait sans doute une vue plus aiguisée que la plupart des gens. Les tests ne mesuraient la vision que de zéro à dix, selon un standard moyen. Standard humain, car les aigles auraient bien rigolé de ces critères. Mais certains pouvaient sans doute voir mieux sans qu'on ait jugé utile de le mesurer.

Elle avait peut-être un aigle dans ses ancêtres ! Voilà...

Elle s'adressa un rictus moqueur.

N'empêche... Personne ne pouvait savoir ce que voyaient vraiment les autres, par exemple à quoi correspondaient pour chacun les mots « rouge » ou « loin ».

En tout cas, sa vue exceptionnelle n'était pas une caractéristique familiale, puisque Gabin ne voyait pas l'objet. Et elle ne le soupçonnait pas de mauvaise volonté : il était son meilleur ami, même s'il était plus âgé – il allait sur ses dix-neuf ans alors qu'elle en avait seize.

Il lui avait d'abord servi de grand frère, de protecteur, il lui avait appris à empiler les cubes, à lire et à faire du vélo et, au fil des années, la différence d'âge s'étant estompée, ils allaient ensemble au ciné, aux concerts, au musée, ou même acheter des fringues. Ou, comme aujourd'hui, visiter des monuments, parce que Gabin était en fac d'histoire.

Cette passion pour l'histoire lui était d'ailleurs venue subitement, au moment où il avait commencé à se poser des questions sur sa famille, à cause de ce fameux problème des trente-trois ans qui faisaient figure d'âge limite pour les garçons et risquait de le concerner aussi. Ça devait l'angoisser encore plus qu'elle. Il avait fait des recherches sur leurs ancêtres, mais, du côté de leurs pères, au-delà de leurs arrière-grands-parents communs c'était le flou artistique. La Première Guerre mondiale avait détruit les archives. Quand on habitait l'est de la France, c'était le risque, ces régions frontalières avaient toujours eu une histoire mouvementée.

Un touriste demanda à quelle occasion Charles Quint avait soupé dans cette salle.

Réponse : en décembre 1539, avec François I^{er}, quand il avait traversé la France pour se rendre dans ses états des Pays-Bas.

... « Soupé » ici. Or, d'instinct, Tess avait appelé cette pièce « salle des banquets ». Ça l'interpella.

Déconcertée, elle referma la main sur la gélatine pour ne pas la perdre. Et elle fut saisie par une terrible impression de froid.

2

La neige

Il neigeait. De sa vie, Tess pensait n'avoir jamais eu aussi froid. Le gel s'infiltrait jusque dans ses os, jusqu'à la moelle. IL n'y voyait rien, que du gris traversé de flocons qui lui cinglaient le visage. Avec aussi une terrible sensation de faim qui LE minait et empêchait son organisme de bien lutter.

Mais... pourquoi pensait-elle « IL » à propos d'elle-même ?

IL avait le visage glacé. Ne manquerait plus que son nez gèle et tombe, ce serait terrible. IL aurait encore préféré perdre des doigts, comme c'était déjà arrivé à certains.

IL ramena son écharpe sous les yeux et la doubla sur le nez sans cesser de marcher, de peur de se transformer en bloc de glace. De peur aussi de perdre son chemin. IL devait suivre les pas de celui qui LE précédait, car, s'IL s'égarait, IL se perdrait dans cette terrifiante brume blanche, et c'en serait fini de LUI. IL avait l'impression qu'autour d'eux le monde n'existait plus.

Les charrettes, voitures et carrosses, qui creusaient leurs ornières dans la neige, encombraient la route, épuisaient les chevaux et ralentissaient les hommes de troupe qui allaient à pied. Les cochers eux-mêmes devaient descendre des véhicules de temps en temps et marcher aussi pour ne pas se pétrifier sur leur siège. Et même pour ceux qui voyageaient dans l'habitacle, à l'abri des flocons, la température était insupportable.

Quand les attelages n'arrivaient plus à avancer, on les allégeait en jetant par-dessus bord une partie de leur contenu. D'abord les objets de moindre valeur, puis les plus encombrants et, petit à petit, tout le reste, ce qui n'était pas essentiel à la survie. Ce butin pris à l'ennemi, qui avait paru si précieux sur le moment,

devenait soudain une charge inutile.

Chandeliers, livres, tableaux, tout un bric-à-brac se retrouvait à l'abandon sur les bas-côtés. On ne gardait que la nourriture, l'eau-de-vie et les vêtements qui protégeaient tant bien que mal de la morsure du froid. Plus question de soie délicate ni d'élégants chapeaux : des fourrures, des fourrures, des fourrures, c'était le mot magique.

LUI n'en avait pas, et sa capote en drap de laine, qui lui avait paru si chaude et malcommode durant l'été, lui semblait aujourd'hui poreuse comme de la toile de sac. Pour le reste, IL avait eu de la chance, IL avait trouvé un chaud bonnet à oreilles et des bottes presque à sa taille sur le cadavre d'un cosaque¹.

Au moment où ils avaient retraversé le champ de bataille qui avait vu mourir tant d'hommes à l'aller, ils avaient été saisis par l'odeur terrible des cadavres. Et, depuis, elle leur collait à la peau. Sans parler du spectacle, qui leur collait à l'âme. Mains et pieds qui dépassaient de la neige, corps à demi dévorés par les bêtes sauvages, tissus pourrissants.

Mais marcher sur des cadavres n'était pas leur plus gros problème. Leur plus gros problème était qu'ils repartaient par la route qu'ils avaient suivie à l'aller. Or, tout du long, en progressant sur ces terres de conquête, ils avaient brûlé les maisons, détruit les granges, ravagé les champs, comme savaient le faire les armées en campagne – ou les bandes de brigands, ce qui était pareil. Non, pas pareil. Les soldats, c'était pire, car les brigands ne tuaient pas à tout-va : ils n'avaient aucun intérêt à tarir leurs sources d'approvisionnement.

Eux n'y avaient même pas pensé ! Et, juste retour des choses, ils ne trouvaient plus rien à manger sur des lieues à la ronde. Même le gibier, qu'ils avaient pourchassé avec frénésie, avait préféré changer de territoire.

IL frissonna. On entendait de nouveau le hurlement des loups qui, manquant justement de gibier, avaient dû se repaître tout l'automne de cadavres humains... et qui y avaient pris goût. Maintenant, yeux brillants et crocs acérés guettaient cette longue colonne calamiteuse, attendant qu'un humain tombe pour le dépecer à belles dents.

Il n'était plus possible de distinguer les régiments à leur uniforme : chacun était habillé de bric et de broc, avec ce qu'il avait trouvé de plus chaud. Vêtements et chaussures pris à des morts – peut-être même pas tout à fait morts, il n'y avait plus de honte.

On gardait les havresacs² sur le dos surtout pour se tenir chaud, car ils ne contenaient presque plus rien. Tout ce qui pouvait se manger l'avait été, et tout

ce qui pouvait s'entasser sur le corps l'était déjà. LUI portait en guise de chemise une robe de chambre de femme récupérée au hasard de la route. Dans son havresac, IL détenait une bouilloire et un peu de poudre – qu'IL troquerait avec ceux qui avaient encore un fusil contre n'importe quoi qui se mange.

IL s'arrêta net. IL avait failli buter dans un chariot renversé, et dont le chargement roulait encore dans la neige. IL se précipita comme les autres, car il s'agissait... de peaux d'ours ficelées en ballots. Pas de temps à perdre ! Ses doigts engourdis s'affairèrent tant bien que mal à arracher les liens, mais ils se coupaient sur la ficelle de chanvre sans arriver à rien. Ne pouvant pas perdre le temps de sortir son poignard, IL essaya avec la force du désespoir de tirer une fourrure par un coin.

Elle céda ! Vite ! IL se dépêcha de l'emporter, bien serrée contre LUI, pour ne pas se la faire piquer.

IL trouva refuge sous un pin et, caché derrière le tronc, IL récupéra cette fois son poignard à sa ceinture. Puis IL calcula à quel endroit fendre la peau pour obtenir qu'elle pende ensuite assez bas devant et derrière sans l'empêcher de marcher. Après quoi IL y fit une incision verticale de trente centimètres et l'enfila par la tête.

Un sentiment de bien-être l'envahit. Non qu'IL ressentît déjà la chaleur, mais parce qu'IL venait de s'offrir une chance de plus de survivre.

On y voyait un peu plus clair. La neige avait cessé de tomber. IL revint vers le chariot, où l'on se battait pour les dernières peaux.

Entraîné par la chute du chariot qu'il tirait, le cheval était tombé sur le flanc, et il agitait désespérément ses lourds sabots pour essayer de se redresser. Mais personne ne s'occupait de lui, pas même son conducteur : on avait trop à faire à se battre pour sa propre survie. IL ne pouvait pas le laisser comme ça. IL s'approcha et défit les sangles pour le libérer de ses brancards.

Le cheval finit par se relever, mais ses sabots ne cessaient de se dérober sous lui et, les yeux révoltés de frayeur, il patinait sur la neige sans pouvoir retrouver son équilibre. IL cria :

– Venez m'aider !

Ceux qui avaient fini d'enfiler leur précieuse fourrure, de nouveau civilisés, vinrent se grouper autour de l'animal pour le calmer et l'immobiliser.

– Tenez-le bien, demanda-t-IL.

IL se dirigea vers le chariot renversé et en revint avec une hache.

– Continuez de le maintenir, qu'il ne bouge pas.

IL se pencha, cala de son dos le ventre de l'animal et attrapa un paturon arrière :

– Oh ! Tout doux, l'ami !

Puis IL obligea fermement le cheval à plier le genou, coinça le sabot entre ses jambes et glissa la lame de la hache entre la corne et le métal qui la protégeait :

– Il faut lui enlever ses fers, il glissera moins.

Et, d'un geste sec, IL détacha la ferrure.

IL répétait l'opération sur les autres sabots, quand IL entendit le piétinement d'un cheval près de LUI. Le cavalier, s'arrêtant un court instant, ordonna :

– Dès que tu auras fini avec ce cheval, tu iras l'atteler à un canon qui a perdu le sien.

Au ton de sa voix, IL supposa que c'était un gradé – parce que, pour la tenue, on ne pouvait se fier à rien. Galons et dorures n'avaient jamais réchauffé personne.

Une fois enlevés les quatre fers, IL se demanda s'IL ne devait pas garder la hache, ça pouvait toujours servir, mais ses forces s'épuisaient si vite dans cette interminable marche qu'elle serait plus un handicap qu'un avantage. Finalement IL la reposa à sa place dans le chariot, comme si bien la ranger pouvait aussi ranger quelque chose dans sa vie. Puis IL ramassa un des fers dans la neige et le glissa dans son havresac. On disait qu'un fer à cheval portait chance et, de la chance, IL en aurait besoin.

– Sacrée belle vue !

Tess eut l'impression de se réveiller. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle s'était déplacée, pourtant ils se trouvaient maintenant sur la terrasse d'une énorme tour ronde du château. Elle regarda dans la direction qu'indiquait Gabin. Le ruban de la Loire, couleur de terre, traçait son chemin entre les maisons, avant d'aller prendre ses aises sur les bancs de sable, au sortir de la ville. Mais son esprit restait confus. Elle demanda :

– Des soldats dans la neige, par un froid glacial, ça te dit quelque chose ?

Son cousin la considéra avec surprise, avant de remarquer :

– Tu ne devrais pas rester au soleil, ça cogne. (Il plaisanta.) Si tu te paies une insolation, c'est encore moi qui vais morfler !

Ça lui remit les pieds sur terre. Elle ironisa :

– Oh ! Pauvre malheureux... Ma maman te persécute, hein !

Il lui tendit sa bouteille d'eau :

– Bois plutôt un coup, ça t'évitera de dire des bêtises.

Elle prit la bouteille, mais en insistant :

– Et pour mes soldats ?

Il renonça à s'étonner :

– Je ne sais pas. Tu veux dire... à l'époque de la construction du château ? Ça m'étonnerait. En ce temps-là, on ne se battait pas pendant l'hiver. Trop compliqué pour les déplacements et le ravitaillement.

– Et à une autre époque, dans un autre cadre ?

Il réfléchit :

– Des Allemands, peut-être. Pendant la Seconde Guerre mondiale, sur le front de l'Est, à l'hiver 1941-1942, ils se sont battus contre l'armée soviétique par des moins quarante degrés. Je te raconte pas l'hécatombe...

Des Allemands. Pendant la Seconde Guerre mondiale. Du côté de la Russie.

Aussi limpide qu'une purée d'épinards. Qu'est-ce qu'elle faisait dans cette histoire ?

Qu'est-ce qu'IL faisait dans cette histoire ?

Parce que ce n'étaient pas juste des images dans sa tête : le froid, Tess l'avait ressenti dans sa chair. La peau d'un garçon. D'un jeune homme, puisqu'il était soldat.

Elle s'assit sur le rehaussement bombé qui constituait le toit de la tour et vérifia :

– Et ils sont revenus à pied dans la neige, avec des chariots pleins de butin ?

Déconcerté, Gabin l'observa de nouveau, puis il secoua la tête :

– Ah non. Là, on est plutôt dans la retraite de Russie. Pas franchement la même époque : 1812, les guerres napoléoniennes... Ça fait plaisir de t'emmener visiter les châteaux de la Renaissance, je vois que tu en profites à fond.

Russie... Alors qu'elle avait choisi russe comme seconde langue...

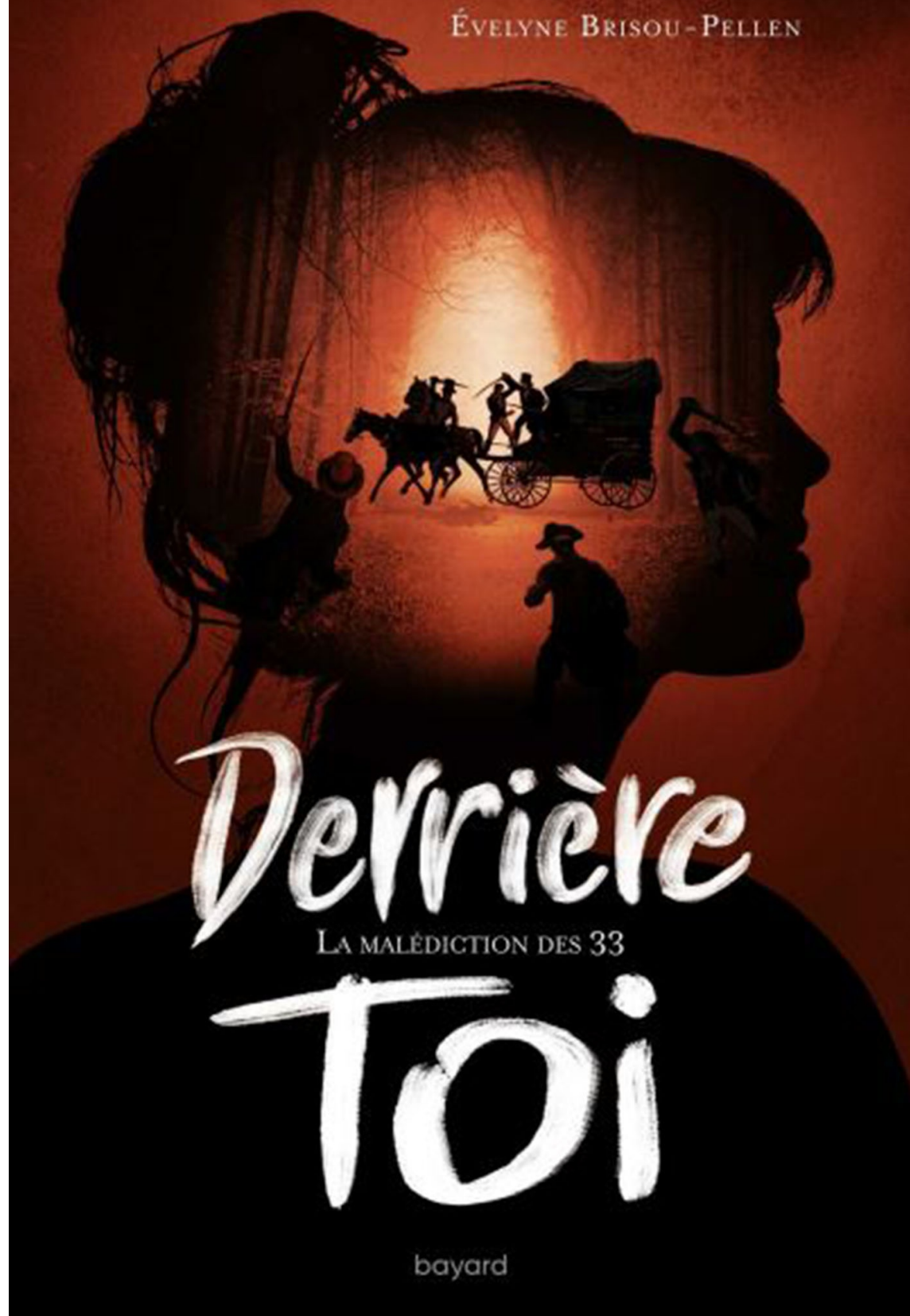
Pfff ! Quel rapport ? C'était franchement n'importe quoi.

Elle ouvrit sa main avec curiosité. La drôle de gélatine lumineuse y était toujours. Elle s'attarda à l'observer et, cette fois, elle la perçut plutôt comme un morceau d'écran souple d'ordinateur ou de smartphone.

Elle replia les doigts... et sentit de nouveau le froid l'envahir.

-
1. Cavalier de l'armée russe.
 2. Ancêtre du sac à dos.

ÉVELYNE BRISOU-PELLEN



Derrière Toi

LA MALÉDICTION DES 33

bayard